

Bernard Brigouleix,
Michèle Gayral

Donald Trump, le passé pour projet

Le retour de l'Amérique conservatrice

Introduction et sommaire

Editions Glyphe

INTRODUCTION

Que sont nos États-Unis devenus ?

Que sont nos États-Unis devenus ? On s'en veut de paraphraser ainsi Rutebeuf, éminent poète médiéval, pour poser une question on ne peut plus contemporaine. Et plus encore de risquer, avec cette référence multiséculaire, de suggérer que décidément, avec les Américains comme en toutes choses, et selon une formule aussi discutable qu'usitée pourtant, « c'était mieux avant. » Mais enfin, oui ! qu'est-il en train d'arriver à « nos » États-Unis, au point que les évoquer aujourd'hui revient presque à en dresser le portrait-souvenir ?

Et pourquoi *nos*, d'abord ? Persévérons un instant dans la même veine : nos Américains « que nous avons de si près connus, et tant aimés » ? Sans doute parce que notre apprentissage des États-Unis, sans préjudice d'autres nations elles aussi passionnantes sur différents continents, nous l'avons mené à travers d'innombrables articles et livres, appuyés sur beaucoup de reportages et de discussions. Et que l'on finit par s'approprier, fût-ce inconsciemment, ce – et ceux – que l'on connaît et que l'on aime.

Mais au fait, pourquoi les avons-nous aimés, fût-ce avec des réserves qui ne datent pas d'aujourd'hui ? Plusieurs facteurs y ont concouru ; à commencer par la démocratie, et sa sœur jumelle la liberté.

La démocratie, oui. Les États-Unis ont construit la leur rapidement, du moins à l'échelle du temps historique, et en tenant compte de l'immensité de leur territoire. Démocratie nationale mais

aussi locale, avec le fédéralisme, et bien au-delà de chaque État ainsi fédéré, et la multiplicité des fonctions électives. Système au demeurant contestable lorsqu'il s'agit, par exemple, des juges ou des shérifs, mais qui, dans l'esprit des pères fondateurs, voulait que tous les détenteurs de l'autorité procèdent du peuple. Démocratie encore avec ce système dit des « *Checks and balances* » dont le principe de base, la séparation et le contrôle mutuel des pouvoirs, l'exécutif, le législatif et le judiciaire, doit d'ailleurs quelque chose à Montesquieu. Et tempère, davantage qu'on ne le croit généralement en France, le caractère présidentiel du régime.

Un pouvoir judiciaire qui, à tous les niveaux de l'échelle, est très présent, qu'il s'agisse des juges ou des avocats. Au point que l'on a pu avoir parfois le sentiment que les États-Unis étaient, en quelque sorte, hyper-judiciarisés, du moins aussi longtemps que l'indépendance des magistrats à l'égard du pouvoir exécutif était scrupuleusement respectée.

Au chapitre de la vie publique, il faut aussi mentionner deux interdictions formelles faites au personnel politique américain, interdictions aujourd'hui largement bafouées à la Maison-Blanche et dont l'évocation soulève des échos pour le moins nostalgiques même si elles semblent aller de soi. La première concerne l'enrichissement personnel, et la seconde le respect de la parole donnée, tout particulièrement sous serment, au point que la réprobation (des médias, du Congrès, de l'opinion) semble parfois plus implacable au sujet du parjure que des comportements illicites ou immoraux que celui-ci prétendait cacher. Dans des registres de gravité fort différents, Richard Nixon chez les Républicains avec l'affaire du Watergate, et Bill Clinton à propos des rapports très particuliers qu'il avait entretenus avec une stagiaire de la Maison-

Blanche, en ont su quelque chose ! Naturellement, ils ne furent pas les seuls dans l'Histoire à avoir menti, tant s'en faut ; mais le fait demeurait alors très choquant pour les Américains, tout comme celui de profiter de fonctions officielles pour s'enrichir, éventuellement en faisant profiter parents et amis de cette manne.

La liberté, aussi, qui n'est pas tout à fait la même chose que la démocratie quoiqu'elle lui soit consubstantielle. D'autant plus aux États-Unis que, sur le plan religieux puis politique, c'est précisément sa recherche qui a poussé vers ce nouveau monde – où la vie des immigrants ne s'annonçait pourtant pas comme un chemin de roses – tant de millions d'habitants de l'ancien. On peut dire cela sans oublier que pour d'innombrables autres, ce fut l'esclavage, donc l'absolu contraire de la liberté, qui contribua à peupler les États-Unis. Paradoxe américain : quelques siècles, une terrible guerre civile et tant de manifestations racistes et antiracistes plus tard, ils ont pourtant aussi été le premier pays industrialisé, et à ce jour le seul, à avoir élu puis réélu, au suffrage universel, un président noir. Il faut dire qu'ils étaient devenus les champions à partir des années 1980 de ce qu'on a appelé l'«*Affirmative action*» ou discrimination positive.

Cette liberté, au-delà du champ politique et spirituel, s'est exercée de façon débridée dans tous les domaines de la création, dont beaucoup d'œuvres – littéraires, cinématographiques, musicales, et l'on en passe – ont connu un succès mondial. Contrairement, à part quelques trop rares exceptions, pour ce qui venait des deux autres géants géopolitiques d'aujourd'hui, l'URSS redevenue la Russie et la Chine, où il ne faisait pas bon être, tout simplement, un esprit libre, condition préalable à la création du beau.

Mais trêve de grands mots : c'est aussi tout un ensemble de sensations qui ont fait du voyage aux États-Unis, de la toute première découverte aux (éventuellement fréquentes) explorations ou simples retrouvailles ultérieures, un bonheur particulier. Du spectacle des très grandes villes, avec bien sûr une mention particulière pour New York, aux paysages naturels somptueux – celles-ci et ceux-là venant conforter l'inusable cliché selon lequel « en Amérique, tout est démesuré » – ou encore aux séquences plus intimistes d'une boîte de Chicago où de Memphis où, entré un peu par hasard, on se laisse envoûter par un air de jazz ou de blues, en passant par le charme franco-hispano-américain de La Nouvelle-Orléans, la beauté âpre du Nord sous la neige, celle, plus aride, du Texas ou de l'Arizona, ou, plus souriante, de la Californie au soleil, sans parler de l'extravagance de Las Vegas. Autant de lieux où le visiteur, qu'il vienne pour son travail ou en touriste, est accueilli avec une simplicité débonnaire que l'on peut juger superficielle, comme cet usage quasi immédiat du prénom, par exemple, mais qui n'en contribue pas moins à faciliter, d'entrée de jeu, les rapports.

Ce charme des États-Unis tient aussi à son cosmopolitisme qui, jusqu'à présent, s'affichait assez tranquillement, et qui illustre la variété des pays sur la population desquels ils ont exercé leur pouvoir de fascination. Cette multiplicité, se voit, s'entend, se chante, et même se déguste dans d'innombrables restaurants italiens, latino-américains, chinois, vietnamiens, japonais, russes, polonais, grecs, français... Car la France a, elle aussi, joué dans la construction de l'Amérique du Nord un rôle plus important qu'on ne le croit (et point seulement avec La Fayette) dont, en particulier, le cours du Mississippi porte les traces parmi d'autres lieux ; y compris dans la toponymie et la patronymie, sans oublier les Cajuns

des bayous louisianais.

Voilà donc, brièvement résumées, et bien entendu de manière non exhaustive, les raisons d'un intérêt à la fois politique, historique et sentimental à l'égard de « nos » Américains, et la justification, elle aussi bien sommaire, du recours à cet adjectif résolument possessif. Ce sont aussi autant de raisons de s'inquiéter de ce qu'est en train de devenir leur pays depuis plus d'un an. Car il faut bien nommer la réélection de Donald Trump par son nom : un séisme. En ayant bien conscience que lui-même n'est certainement pas fâché que son arrivée, ou en tout cas son retour à la Maison-Blanche, soit aujourd'hui perçue comme tel.

Dans la fameuse formule dont il a refait son slogan de campagne en 2024, puis le mot d'ordre de son second règne, « *Make America great again* », abrégé en l'acronyme MAGA, le mot *again* (« de nouveau ») a toute son importance : en quelque sorte, « rendons à l'Amérique la grandeur de son passé. » Tâchons donc de voir ce qu'il en est vraiment, au regard, justement, de ce passé dont le nouveau locataire de la Maison-Blanche semble tantôt vouloir faire table rase, quand il procède des dernières décennies qui ont à ses yeux dénaturé l'« exceptionnalisme » américain, et tantôt, au contraire, se réclamer ; soit quand il est lointain, soit quand, plus récent, il a représenté une réaction par rapport à de supposées dérives vers plus d'ouverture et de progrès. Car, il est bien des épisodes, parfois peu glorieux, de l'histoire devenue séculaire des Etats-Unis qui inspirent manifestement les idées et les pratiques de Donald Trump.

Les grands chapitres.

1) retour à la monarchie que les colons américains avaient voulu à la fin du XVIIIe siècle balayer à jamais par leur Révolution / instauration d'une diplomatie personnelle confiée aux amis et parents, réapparition du "gilded age" ou fascination pour les dorures et le clinquant, empreinte trumpienne sur Washington avec des projets autoritaires de grands travaux, privatisation du pouvoir au profit du roi et de son clan, culte de la personnalité et pratiques dynastiques...

2) charges contre le multilatéralisme, alors qu'il est né après la 2nde Guerre mondiale sous l'impulsion des Américains / retour à la loi du plus fort, mépris pour les institutions internationales créées au XXe siècle, ou création d'avatars grotesques : un "conseil de la paix" singeant l'ONU mais à la botte de Trump, un Prix de la paix de la FIFA,...

2 bis) Main basse sur l'"hémisphère occidental" (tout le continent américain). Retour à la doctrine Monroe

2 ter) Retour à l'expansionnisme du temps des présidents Theodore Roosevelt et William Mc Kinley

3) business / barons voleurs du XIXe siècle à comparer aux actuels rois de la tech + enrichissement de la famille Trump

4) discriminations raciales, sexistes... / Relents de suprématie blanche et de la période d'avant la bataille des droits civiques, ou distorsion de ses acquis, les Blancs prétendant maintenant être les discriminés.

5) affaiblissement des contre-pouvoirs liés à la doctrine des checks and balances, y compris des "agencies" jadis créées par le Congrès

6) reculs de la science / l'anti-vax Kennedy ministre de la Santé, les programmes scientifiques (NASA y compris) amputés, les grandes Universités châtiées, bibliothèques et écoles publiques sous contrôle,.. / À rapprocher des grandes heures du débat créationnistes - évolutionnistes des XIX et XXe siècles, notamment le "procès du singe" en 1925...

7) Brutalité, intimidations dans l'exercice du pouvoir, suspicions d'élections sales, manoeuvres électorales / Rappels des conventions truquées d'avant l'ère des primaires, de la période McCarthy, de la période Jim Crow de négation de droits électoraux aux anciens esclaves noirs, et même rappel de l'intrusion de la mafia dans l'élection de John Kennedy...
